

Le musée de l'Assistance Publique et l'exposition " Traditions et Médecine " (*)

par E. GILBRIN

Le musée de l'Assistance Publique s'est ouvert, à nouveau, le 20 juin 1975, et l'exposition « Traditions et Médecine » a été organisée aux derniers entretiens de Bichat.

L'Assistance Publique, qui avait installé, en 1934, son musée (1) dans l'Hôtel Miramion (2), l'a fermé en 1969 et transféré dans un autre hôtel historique — celui de Scipion Sardini — dans la courte et banale rue Scipion, aux Gobelins.

Au-dessus du portail est inscrit dans un médaillon en fer forgé : « Sainte-Marthe - Maison de Scipion ».

Dans la cour intérieure, à droite, s'élève la seule belle façade construite en 1565. Elle est constituée par un seul étage et un comble bas masqué par une vigne-vierge et reposant sur une galerie formée de six arcades, ornées chacune d'un médaillon de terre cuite.

Cette façade est la première qui ait été construite en pierre et en brique à Paris, et les quatre médaillons, en terre cuite, en haut relief, sont les derniers qui subsistent à Paris.

Des six arcades, deux forment passage ; les autres sont fermées par une cloison où s'ouvre l'entrée du musée (3).

* Communication présentée à la séance du 25 octobre 1975 de la Société Française d'Histoire de la Médecine.

(1) CANDILLE Marcel : « *Le musée de l'Assistance Publique à Paris* », Revue de l'Assistance Publique à Paris, n° 22, 1953.

(2) BABELON Jean-Pierre et HOHL Claude : « *L'Hôtel de Miramion et la Pharmacie centrale des hôpitaux à Paris* », Société Française d'Histoire des Hôpitaux, n° 21, 1969.

(3) Nous remercions Mme Simon et Mme Saint-Geours des renseignements qu'elles nous ont donnés.

Dans une grande salle, on a assemblé des pièces disparates. Elles n'ont de commun que leur origine dans les différents hôpitaux et leur intérêt de curiosité ou de beauté.

Certains objets étaient fabriqués pour les pauvres qui, seuls, étaient admis à l'hôpital. Cependant, étains, cuivres, faïences, mortiers témoignent de l'habileté et du goût des artisans de l'époque.

D'autres objets rappellent la charité de ceux qui disposaient de leurs biens en faveur des pauvres, comme ce parchemin de 1157 — le plus ancien document conservé — mentionnant une donation de Louis VII à l'Hôtel-Dieu.

Deux autres documents se rapportent à l'Histoire de France :

— l'acte d'abandon de d'Alembert, trouvé dans une boîte de sapin sur les marches de l'église Saint-Jean-le-Rond ;

— la feuille d'admission d'urgence à l'hôpital Beaujon du Président Doumer, après l'attentat dont il fut victime le 6 mai 1932.

Au-dessus de la console qui porte ses armoiries, se trouve le portrait de Mme Bullion, qui fonda un asile pour les convalescents sortant de l'hôpital de la Charité (4). A côté, dans son cadre ovale, le portrait de Mme de Miramion, dont l'hôtel devint le musée.

A côté de mortiers et d'étains, des cuivres dont deux sont spécialement intéressants :

— une fontaine en cuivre rouge de 75 litres, servant à distribuer les boissons aux malades — une des rares ayant conservé ses deux anneaux ;

— une jauge des eaux de l'Hôtel-Dieu — travail de maîtrise de 1748.

En outre, il y a trois belles bassines, en argent, dont le poids est inscrit, pour deux d'entre elles : 17,520 kg et 12,540 kg. Fondues au XIX^e siècle, avec l'argent en provenance du Mexique, elles sont entourées et consolidées de cercles de cuivre pour pallier la malléabilité de l'argent.

Quelques spécimens de collections de pots de pharmacie (5) meublent trois vitrines.

Ceux de l'Hôpital de la Charité — Sceaux, XVIII^e siècle — le monogramme CS suivi d'une fleur de lys est celui de Jacques Chapelle. Ceux de l'Hôpital Necker — Thoiry, Paris, 1778 — portent les armoiries de Necker.

Ceux des Enfants assistés — Saint-Cloud, XVIII^e siècle — sans inscription, la décoration très particulière rappelle les bracelets de reconnaissance des enfants.

La très belle collection de l'Hôpital Beaujon, d'origine discutée, est homogène. Montées sur pied, de formes ovoïdes avec quelques formes sou-

(4) Sur l'emplacement actuel du Secours Catholique, 106, rue du Bac.

(5) Une des plus importantes dans cette spécialité de céramique : Candille Marcel, 1973.

pières, elles portent les armoiries du financier Beaujon qui a donné 150 pièces pour un hospice ouvert pour accueillir douze orphelins et douze orphelines.

D'intéressantes gravures et divers autres objets agrémentent la présentation.

On a ajouté la table de chronaxie de Bourguignon, un appareil de radioscopie de 1920, quelques lithographies modernes et la maquette du futur Hôpital Bichat.

Certes, la présentation a voulu retracer l'évolution des hôpitaux. Mais avec 86 objets, nous sommes bien loin des recensions précédentes :

— inventaire des objets d'art appartenant à l'Assistance Publique, établi en 1910 par Marcel Fossoyeux ;

— plaquette plus récente : l'administration générale de l'Assistance Publique vous présente son musée historique artistique en l'Hôtel Miramion, 47, quai de la Tournelle ;

— catalogue si documenté et si bien présenté(6) de Marcel Candille, pour l'exposition de pièces évocatrices, en 1973, dans le chœur des religieuses de l'Abbaye de Port-Royal, à Paris.

Nous sommes loin de ce que pourrait être un musée de l'Assistance Publique qui aurait fait revivre l'œuvre si méconnue de tous ceux qui ont soigné ou aidé les malades dans nos hôpitaux depuis saint Landry.

Certes, l'installation actuelle du musée est provisoire(7). Des travaux de gros œuvre sont en cours à l'Hôtel Miramion. La façade sur cour est ravalée et des orangers placés autour.

Espérons que le musée pourra retrouver, sans trop tarder, ce charmant hôtel du XVII^e siècle où Marcel Candille l'avait installé avec tant de goût.

Il en a refait trois fois la présentation :

— en 1952, à l'occasion du cent-cinquantième de l'Internat ;

— en 1961, après deux expositions, l'une sur Saint Vincent de Paul, l'autre sur mille ans des hôpitaux de Paris, de 651 à 1650 ;

— la troisième en 1966.

Il avait à sa disposition 10 000 numéros dont certains comprenaient une collection.

*
**

(6) Rédigé et mis en pages, par lui-même, en huit jours.

(7) La rénovation sera facilitée par les fiches systématiques établies par M. Candille.

En quittant la rue Scipion, nous nous sommes rendus aux entretiens de Bichat, tout proches, où le Professeur Jacques Poulet avait organisé une exposition vivante et attrayante se rapportant aux médecins et à leurs traditions.

Malgré ce cadre étroit, la décoration du Docteur Heymans et celle de Philippe Derobert valorisaient objets et documents.

Dès l'entrée, un grand tableau montre les premières ébauches du symbole traditionnel de la médecine : le caducée gravé sur bois de renne, à la période préhistorique.

Orné du bâton avec deux serpents entrelacés, le vase de Goudeah a déjà un pouvoir d'ordre médical : « La conservation de la santé par la prolongation de la vie ».

Le caducée à un serpent est l'attribut d'Esculape, à deux serpents c'est celui d'Hermès Mercure.

Un autre tableau présente la tradition médicale dans trois familles :

— celle des Levrat, de Lyon, cinq générations de médecins de père en fils ;

— celle des Lucas Championnière, médecins de père en fils également, mais tous directeurs du journal de médecine et de chirurgie, depuis Just Lucas Championnière qui l'avait fondé en 1830 ;

— la troisième famille est illustrée depuis Boyer par ses gendres : Bucquoy, Chauffard, Guillain, Garcin, Rathery.

Plus loin, la robe de Rabelais ornée d'un camail rappelle la dignité de chanoine de l'Université de Montpellier, décerné par le Pape Urbain V, qui y avait fait ses études. Cette Faculté de Médecine, étant la seule à n'avoir pas été supprimée pendant la Révolution, a conservé ce privilège.

La robe est entre deux portraits (8) de Rabelais, à côté d'une curieuse thèse à images et de la trousse de Littré, à son nom, bien qu'il n'ait pas exercé la médecine.

La thèse de Louis-Ferdinand Céline — de son vrai nom Louis Destouches — illustre la perfection de son style avant qu'il n'ait adopté la linguistique violentant la grammaire traditionnelle.

A retenir plusieurs autographes :

Une ordonnance de Clemenceau, du 15 juin 1893, prescrivant cinq gouttes de liqueur de Fowler dans la matinée et avant le déjeuner, prouve qu'il avait plus de mesure en thérapeutique qu'en politique.

(8) Abel LEFRANC : « *Le visage de François Rabelais* », opuscule offert par Mme Chevassu à la bibliothèque de notre Société.

Les autographes de la collection Chevassu sont encore plus intéressants. Les deux plus anciens sont deux reçus, l'un de Théophraste Renaudot, l'autre de Charles Perrault. Tous les deux confessent avoir reçu... et terminent ainsi leurs lettres : « Je quitte le dit Sire... »

La première concerne un conseil du Roi, receveur général des Boettes des Monnays de France. Mais elle est datée de 1670 et Théophraste Renaudot est mort en 1653. Sur ce document, où seule la signature est autographe sans prénom, on peut se demander si ce n'est pas celle de son fils Emile, connu pour avoir contrinué à défendre l'usage de l'antimoine contre Guy Patin.

L'autre lettre est écrite par Charles Perrault, l'auteur des contes, qui avait été nommé par Colbert premier commis de la surintendance des bâtiments. Le débiteur était Jean Beaussire, contrôleur général des bâtiments, dont une rue, au Marais, porte le nom.

Le certificat de Larrey, rédigé alors qu'il était chirurgien en chef de l'Armée d'Orient, concerne un chirurgien qui, blessé par un boulet, avait été fait prisonnier en donnant ses soins à des blessés dans une barque d'ambulance sur le Nil.

Percy invite un chirurgien de Besançon à venir présenter sa thèse à Paris, « Le titre de docteur de Paris vaudra toujours quelque chose. »

Desgenettes, en prenant son service le 12 mai 1807 à Kœnisberg, donne ordre à M. Gentile de se rendre à Dantzig. Mais il s'aperçoit vite que ce médecin bien noté se parait de titres qu'il n'avait pas et se vantait d'une clientèle dont il n'avait jamais été honoré. Cet homme ignorant était si vindicatif que ses supérieurs n'osaient pas le mal noter.

La partition de l'Opéra polymorphe, intitulé « Louis IX », composé par Marcel Lermoyez avec le programme P.L.M. (pour les malades), de son unique représentation dans la salle de garde de l'Hôpital Saint-Louis, le 12 janvier 1884 à minuit.

*
**

Ne disposant que d'un cadre très limité, notre Secrétaire général a pu, dans ses notes explicatives pour chaque objet et dans le catalogue qui les introduit, rappeler la valeur et la pérennité de nos traditions médicales.

Comme le dit Gide : « La tradition n'est pas le souvenir d'un passé mort, mais ce qui de ce passé reste vivant. »